

C'est la plus tragique des confirmations du marxisme que celle qui se déroule aujourd'hui. Plus encore que dans les situations intermédiaires, dans des situations définitives, le sort de la classe ouvrière ne peut être sauvé que sur le front d'une politique de classe et uniquement d'elle, toutes les autres conduisant au pire massacre des ouvriers. La moindre compromission comporte en contrepartie de l'illusion d'un appoint à la lutte, la lugubre certitude de la pénétration dans les rangs des ouvriers de la colonne ennemie qui en prépare méthodiquement la déroute.

Oui! Avant les événements d'Espagne existait une décision ferme, inébranlable: « nous ne marcherons pas, à aucun prix, d'aucune façon, quel que soit l'embûche que l'on nous présentera. A l'ennemi qui nous appellerait aux armes pour battre le fascisme, nous répondrons par la proclamation de la lutte contre notre propre capitalisme. Les millions d'ouvriers tombés en 1914-18 croyaient combattre pour déraciner, dans le czarisme ou le prussianisme, l'obstacle principal à l'affranchissement de la classe ouvrière. Mais, en réalité, ils sont tombés pour la sauvegarde du capitalisme, de son régime, pour construire — au travers de cette digue macabre des cadavres des ouvriers des deux camps — la barricade de la bourgeoisie contre l'assaut révolutionnaire des masses. Cet enseignement tragique, nous ne l'oublierons jamais, au grand jamais, et notre devise sera celle de battre chaque secteur du capitalisme pour faire couler le système dans chaque pays et dans le monde entier ».

Encore, à l'égard du pouvoir bourgeois, la devise était tout autant ferme: « la leçon de 1914 nous a appris que, sous aucun prétexte, il ne faut collaborer avec la bourgeoisie. A l'appât que constitue l'idée de pénétrer dans l'Etat capitaliste afin de le faire servir au socialisme, ou pour repousser l'attaque de la réaction, les millions d'ouvriers tombés dans la lutte pour leur libération sont là pour nous dire que la collaboration avec la bourgeoisie c'est l'emprisonnement des ouvriers, leur perte, leur livraison à l'ennemi ».

Les événements d'Espagne sont arrivés. Que reste-t-il des enseignements tragiques de 1914? L'on a commencé à parler de l'ouverture d'une situation révolutionnaire, mais immédiatement après l'on a ajouté que déclencher des luttes de classes, passer à l'attaque contre l'Etat capitaliste, pour le détruire, pour fonder le pouvoir prolétarien, c'était réaliser, en fait, une condition favorable non pour les ouvriers, mais pour les fascistes qui attaquaient. De deux choses l'une: ou bien la situation révolutionnaire existe et il faut lutter contre le capitalisme, ou bien elle n'existe pas et alors parler de révolution aux ouvriers, alors que, malheureusement, il ne s'agit que de défendre leurs conquêtes partielles, signifie substituer au critère de la nécessité d'une défensive mesurée pour empêcher le succès de l'ennemi, celle qui consiste à lancer les masses dans le gouffre où elles seront écrasées. « Les ouvriers croient lutter pour le socialisme! Bien sûr, et il n'en a jamais été autrement; il en fut de même en 1914. Mais le devoir des militants est-il de se jeter parmi les ouvriers pour leur dire que le chemin du socialisme est celui qui se dirige vers la destruction du régime capitaliste ou celui qui encastre les ouvriers dans ce régime? »

Mais, nous dira-t-on, nous ne sommes pas en 1914. En Espagne, ce ne sont pas deux armées impérialistes au service d'Etats antagonistes qui se heurtent, ou, dans un sens plus limité, ce n'est pas encore cela; actuellement, c'est le fascisme qui attaque, le prolétariat qui se défend. En participant à la lutte armée des ouvriers, en œuvrant pour la victoire militaire contre le fascisme, nous ne répétons nullement les gestes de ceux qui conduisirent les ouvriers à la boucherie de 1914.

Ah! Oui! La leçon de la dernière guerre était trop cruellement vive dans le mémoire des ouvriers; le traquenard de la guerre sous le drapeau de l'antifas-

cisme ne suffisait plus et les prolétaires, du moment qu'ils auraient vu l'entrée en lice des Etats capitalistes, auraient vite compris que c'eût été pour les intérêts de leurs ennemis et contre les leurs qu'ils se seraient battus et fait tuer. Avant la dernière guerre, les mouvements nationalistes de chaque pays se dressaient les uns contre les autres alors que le socialisme levait le drapeau de l'unification des peuples pour sauver la paix. Aujourd'hui, les mouvements de droite de tous les pays établissent une sympathie solidaire pour l'écrasement de la classe ouvrière de chaque pays et c'est là une réédition, sous d'autres formes, d'une substance qui est la même que celle de 1914. Les formes différentes sont à la fois commandées par la tension extrême des situations et des rapports entre les classes, ainsi que par la nécessité où se trouve le capitalisme d'agiter devant les masses, pour les égarer, les tromper et les égorger, une autre enseigne sur le même drapeau, qui reste toujours celui de la sauvegarde et de la défense du régime capitaliste. Mais, nous a-t-on dit si souvent, les événements d'Espagne ne se déroulent pas encore, mais pourraient, demain, se dérouler sur la même ligne que ceux de 1914. Tant qu'ils n'en seront pas là, il faut défendre les territoires que le fascisme menace de sa conquête.

Mais le devenir n'est-il pas le réel? Peut-on, demain, être autre chose que le développement de ce que l'on est actuellement? Du moment que les ouvriers ont emprunté un certain chemin qui peut conduire à la guerre, ils se sont mis dans le chemin opposé à celui qui leur est propre et sont les victimes de forces qu'ils ne pourront plus déjouer parce qu'ils ont été désarmés politiquement par celles du moment que celles-ci les ont happés. Bien sûr, le militant, un groupe déterminé pourraient se laver les mains au moment où plus aucun doute ne serait possible et que les Etats impérialistes antagonistes interviendraient ouvertement, mais la masse des ouvriers comment pourrait-elle se désintégrer d'un tourbillon qui l'emporte? Au surplus, dès le premier jour des événements espagnols, n'était-il pas clair que les différents Etats capitalistes tiraient les ficelles des situations pour permettre l'écrasement des ouvriers espagnols; tous les Etats, les fascistes comme les démocratiques et l'Etat soviétique. Et, pour déloger ces Etats, y avait-il d'autre directive que celle de la lutte des classes dans chaque pays? Lancer le mot d'ordre de la « levée du blocus » n'était-ce pas précipiter le cours se dirigeant vers la guerre impérialiste? N'était-ce pas suivre les traces de Jouhaux, de la Deuxième, de la Troisième Internationale, qui parviennent — avec succès d'ailleurs — à suffoquer les mouvements de classe (les seuls qui puissent apporter une aide solidaire aux ouvriers espagnols) pour accoupler les ouvriers à l'Etat capitaliste et pousser ce dernier vers ce même débouché de la guerre impérialiste?

Notre position centrale consiste à faire découler de la thèse — que tout le monde semble admettre comme indiscutable — que le fascisme étant l'expression la plus cruelle du capitalisme, c'est uniquement par une attaque contre ce dernier que le prolétariat peut défendre ses intérêts et briser l'offensive ennemie. Et il est vraiment déconcertant de nous entendre dire que le déclenchement des luttes de classe dirigées contre le capitalisme puisse favoriser ce dernier. A Barcelone, par rapport à Séville, il est évident que de bien plus amples possibilités existent aujourd'hui pour mener la lutte contre le capitalisme et il est incompréhensible que l'on emploie ces énergies, non pour la lutte contre la bourgeoisie, mais dans la direction opposée d'une intégration du prolétariat dans l'Etat capitaliste. Il nous revient que les anarchistes, pour justifier leur entrée dans le gouvernement Caballero, affirment que c'était là le seul moyen pouvant permettre le réel armement des ouvriers saboté par les gouvernements précédents. Tout en devant faire la part à l'affolement dont sont victimes ceux qui se trouvent dans le tourbillon des événements, nous ne pouvons voir, dans cette thèse de la C.N.T., que la répé-